

Dans son village, il y avait bien des bals, mais l'accordéon, unique instrument, ne jouait que pour accompagner des danses folkloriques qu'elle n'aimait guère. La troupe Raider appréciait peut-être encore plus que Maria ce tour de chant. Depuis la mort d'Evita, leur petite sœur, plus jamais les jumeaux n'avaient animé les soirées au coin du feu. Jamais, jusqu'à ce soir, jusqu'à l'arrivée de Maria. Le feu profitait des quelques intervalles entre les chansons pour crépiter, faire craquer les branches. Finalement, il montra quelques signes de fatigue, commença à faiblir, annonçant l'heure du coucher.

- Tu vas nous porter chance, Maria ! Dit Flavio. Grâce à toi, Diego et Silva semblent avoir repris le goût à la vie, et c'est la meilleure nouvelle de la journée. Je ne sais quels talents nous allons pouvoir te trouver pour le cirque, mais ce soir, tu as apporté du bonheur à notre troupe et ça suffit amplement. Allons nous coucher, demain, nous aurons beaucoup de route et de travail.

- Du travail ? Quel travail ? interrogea la fillette.

- Celui du cirque, bien évidemment ! Nous devons nous entraîner tous les jours, pour être toujours meilleurs, toujours plus proches de la perfection. Il n'y a que comme ça que nous pouvons plaire au public et ainsi, gagner de quoi faire vivre notre cirque.

- Mais je ne vous ai pas vus travailler.

- Aujourd'hui ? Comment le sais-tu ? Tu as passé la journée à dormir, sourit Flavio. Mais tu as raison, nous n'avons rien fait. C'était un jour particulier. Nous avons perdu une demi-journée à cause de cet essieu cassé et nous n'avons eu le temps ni de monter le chapiteau ni de nous entraîner. Mais grâce à toi, ce fut un jour de fête. bienvenue dans notre famille encore une fois Maria, et bonne nuit !

- Bonne nuit, répéta Maria d'un ton rêveur.

Elle retourna vers la roulotte qu'elle partageait avec les deux frères Velasquez qui refermèrent la porte derrière elle. Ils lui souhaitèrent bonne nuit, l'embrassèrent et regagnèrent chacun leur chambre. Maria rejoignit la sienne. Une bougie avait été allumée. Un pot de porcelaine blanche avait été déposé au pied de son lit. Maria se déshabilla, se glissa sous le drap recouvert d'une couverture, serra fortement la poupée contre elle et souffla la bougie.

C'est à ce moment-là qu'elle fondit en larmes, des larmes de joie, mais aussi des larmes d'amertume. Pourquoi des étrangers lui apportaient-ils plus d'affection et d'intérêt que ses parents ne lui en avaient donnés dans les dix années qui avaient précédé ? Pourquoi ses parents ne l'avaient jamais embrassée ? Pourquoi ses parents ne lui avaient jamais adressé la parole aussi gentiment ?